

2015 - 2016

Mémoires imaginaires...

**Annick Ellezam, Marina Quérin,
Les élèves de 3^{ème} 3
Collège Edouard Branly, Nogent sur Marne
Une rencontre au mémorial de la Shoah**

La classe de 3^{ème}3 du collège Edouard Branly de Nogent sur Marne se rend le 17 février 2016 au mémorial de la Shoah à Paris, accompagnée de ses professeurs d'histoire et de lettres. Après une visite du musée déjà forte en émotions, les attend... Une rencontre.

Micheline Knoll, enfant cachée, fille de déporté, sera notre « témoin ». C'est ainsi qu'on l'appelle. Pendant deux heures environ, ils questionnent, elle raconte, ils réagissent...

Emus, les adolescents ont souhaité ressentir ce qu'il y eut, partir à la rencontre de la mémoire de Micheline, imaginer ce qui ne se dit pas dans une biographie, ce qui ne peut se dire...

Chacun d'eux a choisi un épisode qui l'a particulièrement touché dans la vie de Micheline et l'a raconté à sa façon. Chaque texte s'inspire donc d'un fait réel et se traduit de manière tout à fait imaginaire dans un récit.

« Je dis qu'être juif, c'est beaucoup plus qu'une religion. C'est une mémoire, une culture, une histoire. » Micheline Knoll

Le travail de témoignage qui est le vôtre, Madame, est très précieux et nous tenions à vous le dire à notre manière.

Merci pour nous, merci pour eux.

Annick Ellezam

« Nous sommes en mille neuf cent dix-neuf et les deux frères Yejek et Marek s'apprêtent à partir de Pologne pour rejoindre la France... »

Avec mon frère Yejek, je m'apprêtais à partir. Nous disions au revoir à notre famille. Nous partions de « Bila Poldska ». Nous étions en novembre mille neuf cent dix-neuf, et à cette époque de l'année, il commençait à faire très froid. On nous avait donné quelques provisions, enfin, de quoi tenir quelques temps. Notre famille nous avait également donné de l'argent : environ trois cent mille marks.

Deux jours plus tard, nous devons abandonner la voiture : cela nous coûterait trop cher de lui faire passer la frontière. Il valait mieux ne pas attirer l'attention, surtout pour éviter de nous faire voler notre argent. Une fois en Allemagne, nous allions devoir nous dépêcher car, ces temps-ci, il n'était pas bon de rester trop longtemps en Allemagne. Mon frère était angoissé par moments, et je le rassurais. J'avais promis à nos parents de le protéger quoi qu'il se passe. Par ailleurs, nous avons passé la frontière sans trop de soucis. D'après certaines sources, nous devons mettre entre un mois et un mois et demi à rentrer en France. Mon frère avait constamment soif, cela nous imposait donc plusieurs pauses dans la journée. Quand cela ne nous coûtait pas trop cher, nous dormions dans des hôtels car il faisait froid à cette époque de l'année. De temps en temps, nous nous arrêtions pour boire une tasse de café ou de thé. Pour cela, nous avions des allumettes et nous essayions de trouver du bois sur place. Nous avions pour habitude de partir au petit matin et de nous arrêter au coucher du soleil. Nous faisons le moins de pauses possibles, car nous n'étions pas pressés mais nous voulions arriver en France le plus rapidement possible.

Cela faisait un mois et quatre jours que nous traversions l'Allemagne, nous utilisions tous types de transports : bus, marche, taxi...etc. Nous devions essayer de ne pas utiliser notre argent afin de pouvoir acheter une maison.

Nous étions à présent à deux jours de la frontière, nous commençons à être fatigués mais je rassurais mon frère en lui disant que nous allions bientôt arriver. Mon frère et moi arrivâmes donc dans une ville française. Nous vîmes beaucoup de maisons à vendre. Nous nous installâmes dans un pavillon non loin du centre-ville.

Dix jours plus tard, mon frère avait trouvé du travail dans un garage, et moi j'avais trouvé dans une entreprise de maçonnerie. Nous écrivîmes alors à notre famille pour lui dire qu'elle pouvait nous rejoindre...

Armand Syniec

«Le 16 juillet, à 4h du matin, on sonne à la grille de la maison... »

Je me lève en sursaut avec ma mère. Je dors avec elle depuis le départ de mon père. La sonnette vient de retentir à la grille. Ma mère me dit que c'est sûrement mon père qui revient, libéré, et que bientôt notre famille sera au complet. Mais étrangement, j'ai comme un mauvais pressentiment. Le regard de ma mère semble se diriger vers la fente des volets qu'elle s'apprête à ouvrir lorsqu'elle voit une voiture, deux agents de police en uniforme et un homme en civil.

Elle s'arrête, se fige et me dit : « ne pleure pas, ne fais aucun bruit ».

Mon angoisse commence à monter. De nouveau la sonnette retentit mais ma mère ne descend pas, ne fait aucun bruit. Les policiers recommencent encore et encore et tentent de pousser la porte. Le vacarme réveille les voisins. Un temps interminable s'écoule et mon cœur s'accélère à chaque coup. Les policiers reculent mais n'arrivent pas à leur fin. Déçus mais non pas découragés, ils finissent par partir. Nous pouvions de nouveau respirer. Ma mère et moi ne sommes pas sorties de la journée, tétanisées et fatiguées. Nous n'avons même pas pensé à ouvrir les volets.

Ces volets qui nous avaient sauvées, jouant toute la journée à des jeux de cartes ou aux échecs, lisant des journaux. Vient l'heure de diner et ma mère ne veut pas cuisiner, nous mangeons des matzots avec des sardines en boites. Je n'aime vraiment pas les sardines mais nous avons pris ce qui restait. Dans ma tête, la sonnerie ainsi que les images de la veille se répètent. La nuit suivante, vers minuit, nous avons entendu une femme crier. Notre premier réflexe fut d'entrouvrir les volets de peur que la police revienne. Une femme d'une trentaine d'années se tenait devant notre maison, ma tante qui venait prendre de nos nouvelles, mise au courant par les voisins. Nous avons, ma mère et moi, décidé de nous sauver avec l'essentiel de nos biens réunis dans une petite valise en pleine nuit, par le haut du Perreux. Nous vivions en famille dans une minuscule maison où résidaient neuf personnes. Quelques jours plus tard, nous avons appris qu'après notre départ, les policiers allemands étaient revenus avec un serrurier voyant que nous n'avions pas répondu. Ils étaient rentrés en forçant la porte mais n'avaient trouvé personne. Nous avions échappé à la mort mais celle-ci était passée si près que nous avons décidé de changer toute notre vie.

Nell Douieb

«Le 16 juillet, à quatre heures du matin, on sonne à la grille de la maison. Ma mère pense que mon père est libéré et s'apprête à pousser les volets... »

Heureusement, elle aperçoit des hommes armés et retient son geste juste à temps. Elle me regarde avec un air terrifié et pose son doigt sur ma bouche pour que je ne fasse pas de bruit. Les hommes continuent de sonner à la grille. Le temps semble s'être arrêté. Ma mère et moi sommes recroquevillées à même le sol dans la cuisine. Les secondes défilent à la vitesse d'une minute. Nous n'osons pas bouger. Au bout de quelques minutes, la voiture repart mais nous restons dans la même position, toujours sans bouger, pétrifiées par la pensée qu'ils puissent être encore là. Quelques temps plus tard, la frayeur partie, nous nous décidons enfin à bouger.

Nous sommes restées toute la journée à la maison ; je me souviens que nous avons mangé des matzots et des sardines en boîte. Ce fut l'une des journées les plus éprouvantes de ma vie. Ma mère m'a expliqué qui étaient ces hommes en uniforme gris qui étaient venus sonner devant la maison. Elle m'a dit qu'il ne fallait jamais que je leur fasse confiance. Depuis cette journée, je ne me suis plus jamais approchée de ces personnes-là.

Le lendemain, nous sommes allées nous réfugier chez une voisine qui a bien voulu nous accepter pour nous cacher des hommes en uniforme. J'ai appris plus tard que nous sommes parties juste à temps avant la rafle du Vel' d'Hiv'. Nous sommes restées chez cette dame plusieurs jours. Elle était adorable et cuisinait admirablement bien. J'avais une chambre pour moi et ma mère aussi. Sa maison était magnifique mais la mienne me manquait tout de même. Les soldats venaient souvent contrôler la maison pour essayer de nous trouver nous « les juifs » comme ils disaient comme si nous étions une espèce à part. Lorsqu'ils venaient, nous nous cachions sous le plancher ma mère et moi. C'était extrêmement désagréable car il y avait des araignées partout mais maman m'expliquait que c'était une nécessité. C'était vraiment effrayant mais j'ai fini par comprendre que c'était vital. Ma voisine me considérait comme sa petite fille et moi je la considérais comme ma grand-mère. C'était vraiment une femme adorable ! Malheureusement, au bout de quelques jours, nous avons dû partir car la situation devenait compliquée en ville. Ma mère m'a donc confiée à une famille à la campagne en me précisant que personne ne devait savoir que j'étais juive. Ma mère, elle, est partie chez mes grands-parents qui habitaient dans le sud de la France. Je passais toute mon enfance dans cette famille à la campagne et ne revit ma mère qu'après la guerre. On apprit par la suite que mon père suite à une évasion ratée avait été fusillé. Je passais ensuite le reste de ma vie à essayer d'oublier ces moments difficiles de mon histoire.

Matéo Joncour

Pour Madame Knoll



« Le 16 juillet à quatre heures du matin, on sonne à la grille de la maison... »

Il était aux alentours de quatre heures... J'étais blottie contre ma mère, je me remémorai les événements de la veille... Ces quatre mots résonnaient encore dans ma tête... « Oh la sale ju... ». Je n'arrivais pas à y repenser sans éprouver du mépris par rapport à ces paroles. Elle s'était permis de me juger sur ma religion... Je fus tirée de mes pensées lorsque le corps chaud de ma mère se décolla de moi... Elle se leva et d'un pas léger, voir aérien, elle s'approcha de la fenêtre. Je vis ma mère s'élever sur la pointe des pieds.

Alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir les volets comme un oiseau déploie ses ailes, elle stoppa net. Son doux visage se tourna lentement vers moi, nous entendions les coups que la porte endurait depuis déjà plusieurs minutes. Elle regarda à nouveau entre les volets, puis dans l'embrasure de ces derniers, elle vit... Je ne sais pas ce qu'elle vit mais lentement son visage se ferma, son teint devint pâle, la gaieté qu'elle avait dans les yeux quelques minutes auparavant se transforma en peur, en une inquiétude dangereuse... Ses mains perdirent leur vie et retombèrent lentement le long de sa chemise. La lune, dans l'embrasure des contrevents accentuait sa minceur, je la voyais trembler, ses mains agitées par des spasmes... Elle dut voir que sa peur commençait aussi à me gagner puisqu'elle s'avança vers moi, ses pieds se posaient avec difficulté sur le plancher de la petite chambre. Une fois arrivée à ma hauteur, elle s'accroupit devant moi. Je sentais des larmes se former au creux de mes yeux, à ce moment ma mère me prit dans ses bras. Je sentis et entendis des mots glisser jusqu'à mon oreille. J'eus du mal à déchiffrer ses paroles, puis je les compris enfin... « Ne pleure surtout pas... » Sa voix aussi tremblait. Nous restâmes ainsi pendant un long moment.

Lorsque les coups contre la porte cessèrent et que le vrombissement de la voiture se dissipa, je compris que nous étions progressivement écartées d'un danger dont, malgré l'intense émotion, je ne mesurais alors ni l'importance, ni l'ampleur et encore moins les dégâts qu'il causerait...

Romane Nickaës

« La nuit suivante vers minuit, sous la fenêtre de la chambre qui donne sur la rue nous avons entendu appeler »...

« Berthe Berthe ! ». C'était ma tante Régine, une sœur de ma mère, mariée à un juif français. Au courant de ce qui s'était passé, inquiète, elle venait aux nouvelles. Nous nous sommes sauvées, avec une petite valise, en pleine nuit, par le haut du Perreux.

Nous avons parcouru la ville du Perreux en voiture, à la recherche d'un endroit où nous abriter sans danger. Nous avons trouvé un petit hôtel, bien tranquille à l'abri du passage des troupes allemandes. Nous nous sommes installés quelques jours, cachés dans cet endroit petit mais confortable.

Un jour, le gérant de l'hôtel découvrit que nous étions juifs et décida de prévenir les Allemands. Nous réussîmes à partir mais ma tante et son mari furent pris. Nous avons du courir très longtemps car les soldats nous suivaient. Nous avons trouvé une voiture abandonnée qui nous permit de nous enfuir.

On rencontra un couple de campagnards très accueillant à qui on confia notre religion. Les trouvant sincères, ma mère leur demanda un service: me garder le temps de la guerre. Après mûre réflexion, ils décidèrent de me prendre le temps que la guerre se termine. Installée depuis plusieurs semaines, je m'étais fait des amis et nous jouions tous les jours ensemble. Je pus un temps échanger avec ma mère par courrier jusqu'à ce qu'elle tombe gravement malade et décède par manque de soins. Après cette nouvelle, l'homme qui m'hébergeait, décida de rentrer dans la résistance.

Après de grands exploits, il fut capturé et torturé alors il avoua à la Gestapo qu'il m'hébergeait moi, une petite juive et amena la police allemande chez lui. Arrivés à la maison, les officiers me prirent et m'emmenèrent dehors quand soudain, j'entendis un bruit sourd et les cris de la femme du campagnard. Son mari venait d'être abattu. Quelques minutes plus tard, je fus embarquée par les officiers qui m'emmenèrent dans un endroit où beaucoup de gens comme moi, « des juifs » étaient regroupés.

Je fus installée dans un petit logement qui abritait des gens de mon âge et qui, contrairement à moi, étaient sales et sentaient mauvais. Ils avaient la peau grise et ils avaient la peau sur les os. Quelques jours plus tard, ce fut mon tour. Je voulais partir car cet endroit était abominable, on ne mangeait presque jamais et on devait travailler tout le temps. Mon ancienne vie me manquait ainsi que ma mère.

Hugo Samet

« Nous sommes le 16 juillet, à 4 heures du matin, on sonne à la grille de la maison... »

A ce moment précis, j'étais toujours éveillée, le sommeil ne me venant plus facilement depuis ton départ, je dors à ta place, à côté de maman. Elle, se réveilla en sursaut les yeux grands ouverts, la panique s'y lut. Son regard se braqua sur moi, me fixant longuement comme pour y trouver une réponse. Je la regardais, moi aussi, fixement attendant un signe, un mot qui me rassurerait. Mais rien. Rien, juste ses yeux grands ouverts avec ce regard incertain qui m'effrayait plus que tout. Puis soudain, elle se leva, comme prise par un spasme. Elle se dirigea vers la fenêtre sans un bruit, avec une démarche étrange. Comme une somnambule.

Un coup d'œil rapide entre les volets, et elle se retourna vers moi cette fois toujours avec ce regard paniqué mêlé de peur. Une expression furtive d'horreur, à peine perceptible, passa sur son visage. Avant même que j'eus le temps de demander quoi que ce soit, elle me fit signe de me taire. La panique nous gagnait, les secondes paraissaient durer une éternité. Je ne savais pas ce qui se passait, l'ignorance me faisait perdre pied. Par réflexe je voulus voir de moi-même ce qui mettait maman dans cet état. Je me dirigeais vers la fenêtre quand soudain, son bras entrava mon chemin. Elle me saisit par le bras et me poussa de force vers la petite armoire près du lit. Avant même de m'en être rendu compte, j'étais enfermée dans le noir de ce petit espace à l'odeur boisée. Une fois dans le noir, encore étourdie de ce changement soudain, on sonna à nouveau, mon cœur s'accéléra. Je me rendis compte que maman chuchotait doucement. Je n'eus pas le temps de saisir le sens de ses mots, mais le léger tremblement dans sa voix me fit comprendre que l'heure était grave.

Après ces paroles chuchotées trop rapidement, le silence retomba. Je n'entendais plus que le battement de mon propre cœur. Ce n'était pas un de ces silences reposant, rassurant, c'était l'un de ceux qui angoissait, qui était tendu dont on savait qu'il n'augurait rien de bon. Un long moment s'écoula, toujours dans un silence de mort. Puis soudain un bruit de pas, celui de ma mère. Son pas était hésitant, comme si elle ne savait quoi faire. Elle marchait, elle s'éloignait de moi. Je l'entendis descendre les escaliers, de manière plutôt bruyante, comme si elle voulait faire le maximum de bruit. J'étais restée figée devant ce changement radical de comportement. Je ne comprenais pas, seule dans cet espace confit qui m'étouffait, des milliers de questions me traversèrent l'esprit. J'eus beau essayer de comprendre ce changement d'attitude, rien n'y faisait je ne saisis pas. Mon cœur battait de plus en plus vite, je cherchais à sortir de cette maudite prison de bois mais en vain. Soudain, le grincement si familier, mais si inquiétant à ce moment, du grillage de la maison qui bougeait. Ou plutôt qui se faisait abattre. Le grillage dernier rempart entre maman et ces assassins d'allemands. Un grand bruit, c'était le grillage qui venait d'être abattu, des mots crachés en allemand, dont je ne saisis pas le sens, suivirent. Maman ne répondit pas. J'entendais tout, je comprenais la situation délicate où elle se trouvait mais je restais figée. Incapable de réfléchir. J'avais la tête qui tournait, les oreilles qui bourdonnaient et les joues brulantes. Puis soudain, un coup de feu. Quelque chose d'un certain poids tomba sur le sol avec un bruit sourd, un long silence s'en suivit. Je ne comprenais pas.

Des pas étrangers entrèrent dans la maison. Ils couraient de partout, hurlaient des mots en allemand que je ne comprendrai sans doute jamais. Cependant je saisis que le danger était proche. Toujours dans ma petite armoire je m'improvisais une « cachette » faite de vêtements pour, du moins être moins visible. Les pas se rapprochaient. Encore de l'allemand, mais cette fois beaucoup trop près de moi. L'armoire s'ouvre en grand, un coup de feu bien trop retentissant. Je ne sais pas s'ils savent qu'ils m'ont touchée, mais je me sens partir. Je t'écris ces derniers mots à la bougie du fond de mon armoire (heureusement que je garde toujours bougie, crayon, allumettes et carnet sur moi), j'espère que tu liras un jour ces lignes papa, je t'aime.

An Quyen nguyen

« Ma mère pense que mon père est libéré et s'apprête à pousser les volets... »

Heureusement, elle regarde par la fente des volets et elle voit une voiture, deux agents de police et un homme en civil. Elle me dit :

“Ne pleure pas, ne fais pas de bruit”.

Ils ont sonné, sonné, essayé de pousser la porte.

Pendant plus de dix minutes, je fus pétrifiée. Je restai collée au mur, le cœur battant à cent à l'heure. Les bruits ne cessaient pas. Je tremblais, et j'avais la chair de poule comme s'il y avait des milliers de clous dans mon corps associés à cette sensation de fourmis dans mes jambes. Soudain, ma mère me tendit la main et me prit dans ses bras. Elle me cacha dans mon ancien coffre à jouets. Elle prit une poêle et se plaça derrière la porte. Les bruits avaient cessé mais j'entendis une fenêtre se casser et une voix d'homme crier :

“Trouvez les ! ”.

Cela faisait presque vingt minutes que je pleurais dans un silence assourdissant. Je regardai par la petite serrure du coffre. Ma mère ouvrit une fenêtre pour regarder à l'extérieur. Un des officiers qui descendait d'une voiture vit ma mère. Ma mère jeta un dernier coup d'œil vers moi. Je compris qu'elle allait s'enfuir et par là-même faire croire à ma fuite. Elle cria :

“Cours et va te cacher ! ”.

Elle disparut dans la pénombre, les officiers à ses trousses.

Je me suis enfuie et cachée dans la cabane des voisins d'en face. L'homme en civil, qui était devant chez nous tout à l'heure, avait dû voir une ombre. Il escalada l'échelle pour monter dans la cabane. Il avança sans bruit à l'intérieur se dirigeant vers l'ombre. Il était si près que je pouvais sentir son souffle. Je retenais ma respiration. Je sentais le tissu de son vêtement me frôler. Heureusement pour moi, un des officiers l'appela, et il fit demi-tour. Tremblante, je restais longtemps blottie dans la cabane.

Je ne revis jamais ma mère. Après la guerre, j'appris qu'elle avait été amenée au camp d'Auschwitz. J'aurais pu mourir avec elle... Elle m'a sauvé mais je garde comme un regret en moi...

Guillem Cravic

« Nous devons partir pour survivre... »

C'est la seule chose que ma mère ait dite à ma tante avant que je parte en exode le 14 Juin 1940. Nous étions partis pour fuir l'arrivée des forces Allemandes. Nous prîmes les routes vers l'est afin de trouver une maison où résider durant l'occupation allemande en France. Nous avons quitté Le Perreux vers trois heures du matin afin de ne pas trop attirer l'attention. Nous prîmes nos vélos, nous attachâmes nos bagages à l'arrière et c'est parti ! Nous dûmes encore une fois au revoir à notre petit appartement et nous nous mîmes en route vers l'est. Pour me rassurer, je me disais que c'était le début d'une nouvelle aventure et que nous partions vers de nouveaux horizons. J'étais sur un vélo avec ma cousine et nous pédalions chacune à tour de rôle. Nous aperçûmes enfin les champs et, loin derrière nous, se dessinaient les maisons. Il était bientôt midi et nous nous arrêtâmes sur le bord d'une route et d'un coup, le stress commença à monter quand un peu plus loin, un camion allemand s'arrêta. Deux soldats vinrent à notre rencontre pour nous demander ce que nous faisons ici en pleine campagne. Sans attendre, mon oncle leur répondit que nous travaillions dans les champs et sans attendre, ils partirent. Je m'étais blottie dans les bras de ma cousine car j'avais très peur des officiers allemands. Aujourd'hui encore, ils hantent chaque soir mes pensées. Après notre courte pause, nous sommes repartis vers l'est. Le lendemain matin, auprès d'une petite maison, nous fîmes escale, je décidai d'aller toquer à la porte avec ma cousine « Toc, Toc », Une petite voix retentit « j'arrive ». Peu de temps après, une jeune femme vint nous ouvrir et nous commençâmes à parler :

- « Bonjour

- Bonjour. Qui êtes-vous ?

- Nous sommes une famille Juive et avons fui l'arrivée des allemands.

- Vous êtes donc à la recherche d'un endroit où vivre ? Je vous en prie entrez je suis contre ces sales boches. Allez y entrer.

-Merci beaucoup Madame cela fait vraiment plaisir. »

Je suis allée prévenir le reste de la famille et nous étions entrés dans la maison. C'était une grande maison avec un premier étage et une petite cave. La nuit tombée, notre hôtesse installa des lits dans la cave pour nous cacher au cas où des allemands viendraient. Lorsque tout le monde dormait, le pire arriva. Un groupe de trois soldats allemands vint fouiller la maison. La tension en chacun de nous était palpable, je commençais à avoir les larmes aux yeux. Ma cousine se serrait contre moi. Elle me dit :

« Surtout ne pleure pas ça va bien se passer ».

Ils ont commencé à fouiller l'étage et pendant ce temps, la dame qui nous hébergeait nous dit de sortir par derrière et de vite prendre nos vélos. Elle se mit à pleurer et nous dit de ne jamais nous retourner, et de toujours aller de l'avant. Ce fut la seule et unique chose qu'elle nous dit. Nous reprîmes la route. Il devait être quatre heures du matin quand nous sommes partis de chez cette dame. A force de rouler sans s'arrêter, vers onze heures du matin, un petit qui nous paraissait bien accueillant nous appela. Nous sommes passées devant une ferme où une vieille dame sans famille vivait, elle était très gentille. Nous avons passé notre première nuit dans ce village. Dans la rue ce n'était pas très confortable mais on s'habitue...

Le lendemain la vieille dame vint nous voir et nous dit : « Je sais ce que vous devez vivre avec ces satanés allemands qui rodent. Venez vivre avec moi car je n'ai rien à perdre alors que vous, vous avez la vie devant vous. »

Et c'est ainsi que commença notre nouvelle vie auprès de cette dame qui nous sauva d'une mort certaine...

Alexandre Goncalves

« Ne dis jamais à personne que tu es juive, me disait ma mère... »

Je ne comprenais pas pourquoi il ne fallait pas que je le dise, je savais juste que c'était dangereux et que, pour moi, c'était une question de vie ou de mort.

Pour me protéger des allemands, j'avais été emmenée à la campagne et j'avais changé de nom. J'avais très peur des « Boches » car ma mère disait qu'ils tuaient les juifs.

Ainsi, je mène une vie d'enfant de paysan depuis 1942, donc deux ans maintenant. Aujourd'hui, comme chaque matin, je me lève très tôt, vers six heures et vais, avec mes cousins et cousines, traire les vaches et récolter des œufs de poule pour le petit déjeuner. Je n'aime pas cette vie à la campagne que je trouve, encore aujourd'hui, très dure et éprouvante. Elle rompt complètement avec la vie facile de la ville où je vivais lorsque j'étais petite.

Chacun a son travail à la ferme : ma cousine Mirelle qui a sept ans s'occupe de déplacer le troupeau de moutons, mon cousin Bernard qui a quatorze ans chasse pour le repas du midi. Il y a également mes deux autres cousines Suzanne et Eva âgées de seize et dix-sept ans qui s'occupent du potager. Enfin, il y a moi qui suis chargée de petits travaux tels que récolter des œufs pour le petit déjeuner ou donner à manger aux chevaux, ... Les adultes travaillent aussi, dans les champs et la cuisine.

Les adultes qui s'occupent de nous sont, je trouve, trop sévères. Par exemple, juste pour avoir fait tomber mon assiette sans le faire exprès, j'ai été privée de dessert et ai du faire toute la vaisselle seule ce qui m'a pris beaucoup de temps ...

Le dimanche, je vais à la messe, j'aime y aller car j'y retrouve mes amies. Puisque j'ai bien travaillé pendant la semaine, je passe l'après-midi à jouer avec elles. Vers dix-huit heures, je dois rentrer pour faire mes devoirs du lendemain.

Cette nuit, j'ai rêvé de ma mère et de mon père, ils me manquent énormément. Tout d'un coup, je me suis rappelée de quelque chose de très important que j'avais oublié car je n'y pensais plus. En réalité, j'étais juive !

C'est très frustrant ! Je me demande comment j'ai pu oublier quelque chose de si important. Pour moi, c'est comme si j'avais oublié mon prénom, mon identité, c'est comme si je m'étais oubliée moi-même, ma personne,

Arnaud CURNIL

« Ne dis jamais à personne que tu es juive... »

Ce sont les dernières paroles de ma mère avant mon départ pour ma nouvelle maison.

Ma première maison fut une colonie de vacances, très jolie et luxueuse, composée de deux parties : une grande maison et une plus petite dans laquelle je vivais avec d'autres enfants juifs, enfants cachés eux aussi, au sous-sol.

Notre emploi du temps de la semaine était strict et notre activité principale consistait à faire le ménage : récurer, laver, frotter, balayer, jusqu'au soir avec interdiction formelle de discuter avec son camarade,

Notre seul jour de repos était le dimanche et ceci grâce à la messe du « dimanche ». Nous étions exploités tels des esclaves.

Une seule chose venait troubler ces journées : la venue trois fois par jour, d'un grand homme vêtu de noir qui venait prendre l'un d'entre nous pour l'emmener avec lui. Où ? Me direz-vous ? Je n'allais pas tarder à le savoir puisque cet homme revint le 6 août 1942, m'appela par mon nom d'emprunt zilgoscov en me faisant signe de le suivre...

Il me fit monter, terrorisée, dans sa voiture sombre, vieille et sale, pour une destination inconnue

Issatou Bah

« Quand on fait une bêtise, on est puni, même si on ne l'a pas fait exprès... »

Je me souviens de chaque bêtise que nous avons faite, nous étions des enfants et souvent nous ne faisons pas exprès. Mireille avait cinq ans, elle n'était pas consciente de ses bêtises. Quand Mme Soudan lui demandait d'aller récolter les œufs, elle y allait toujours toute joyeuse car elle trouvait qu'ils avaient une jolie forme. Mais, bien souvent, elle n'écoutait pas la phrase de prévention qui disait « attention aux poules, elles ont un bec pointu et peuvent te pincer les doigts si tu les embêtes... ». Alors, elle ramassait les premiers œufs puis se laissait distraire pour aller toucher ces volatiles. Elle les laissait tomber, semait la panique dans le poulailler et rentrait en pleurant et en courant laissant les oiseaux s'échapper. Mme Soudan nous appelait donc pour rattraper les échappées et nous mettions une heure pour rassembler tout le monde ce qui laissait le temps à la fermière de trouver une punition à la petite Mireille.

Bernard, lui, était « dans l'âge bête » disaient mes cousines, il voulait prouver qu'il était fort et musclé, alors, il allait dans la grange et soulevait des sacs de farine entiers. Un, deux puis trois, chaque jour il essayait d'en porter un de plus mais il n'allait jamais à plus de quatre sacs. Jusque-là ce n'était pas une bêtise me direz-vous mais bien souvent il arrivait, je ne sais comment, à percer un des sacs et à gâcher ce blé moulu. Il essayait toujours de cacher ou d'enlever ce kilo de farine mais il le laissait là en pensant que le vent allait passer par là et l'emporter. Quand Mme Soudan le découvrait et qu'il la voyait rentrer dans la grange elle n'avait même pas besoin de l'appeler pour savoir ce qu'était sa punition : ramasser toute la farine et la remettre dans un nouveau sac, il ne devait rester aucune trace sinon elle remettait tout par terre et il recommençait jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Ce n'était peut-être pas une punition très difficile à première vue mais le pauvre prenait des heures pour la faire entièrement. C'était sa punition, un peu étrange, mais c'était la punition de Mme Soudan.

Mes cousines et moi étions très proches, nous partagions beaucoup de choses ensemble y compris nos sorties. Mme Soudan n'appelait pas cela des sorties mais tout simplement de la désobéissance. Tous les deux jours, dès que cela était possible, au Lac des Settons à quelques mètres de la ferme, nous allions nous baigner. Nous adorions l'eau et nager dans une eau si claire était magique ! J'adorais la campagne ! Après s'être trempées (nous ne restions pas plus de dix minutes dans l'eau) nous allions nous sécher au soleil afin qu'elle ne se doute de rien mais bien souvent l'une de nous avait toujours des gouttes par ci par là sur la peau ce qui permettait à Mme Soudan de nous démasquer et de nous punir. Mais l'on recommençait et elle croyait toujours que ses punitions allaient nous faire changer d'avis, ce qui n'était pas le cas.

Je pensais à ma mère tous les soirs, elle me manquait, j'avais envie de la prendre dans mes bras de l'embrasser, de sentir son odeur, je ne savais pas où elle était. Était-elle encore vivante ? Se rappelait-elle encore de moi ? Nous n'avions que très peu de nouvelles, des fois nous n'en n'avions pas du tout. Je l'aimais et je pensais à elle...

Coralie Oberti

« Au moment de l'exode en juin 1940 mon oncle et mon père étaient soldats... »

Ma tante Régine et sa fille Mireille, ma mère et moi sommes parties pour fuir l'arrivée des Allemands. Nous avons abouti dans un petit village de La Nièvre, Forcy , près de Crux-la-ville . Au bout de quelques jours, les Allemands nous ont rattrapés.

Il fallait partir. Les allemands étaient présents pour nous chercher. Ma mère m'avait dit de ne dire à personne que nous étions juives. Une peur nous avait envahies. Une sorte de peur et de tristesse. On partit avec de quoi nous nourrir pendant une ou deux semaines : Du pain, des sandwiches, de l'eau, une carte, et quelques bricoles étaient à notre disposition. On avait décidé de partir la nuit pour ne pas avertir tout le village. On m'avait donné une lampe torche pour pouvoir m'éclairer. J'avais peur de la nuit mais si on voulait survivre il fallait partir. On marchait sur des terrains pleins de creux et de bosses. Il fallait faire attention de ne pas se casser une cheville.

Un moment dans la nuit nous avons croisé une jeep allemande. Ma mère me dit de sauter dans le fossé. On était toutes sales, pleines de boue. J'étais sale mais je préférais cela qu'être repérée par les allemands.

Finalement, on a préféré éviter les routes assez rudes et emprunter les champs des agriculteurs. On se tenait par la main pour ne pas se perdre dans les hautes herbes. Il y avait aussi des bosses et le chemin était plus dur mais plus discret.

Au loin, on vit une ferme abandonnée. Elle était vide et rien ne pouvait nous nourrir. Heureusement, la ferme n'était pas très loin du village, on a pu se reposer même si on était sales et qu'on avait le ventre vide...

Alexandre Leclerc

«Quand nous nous sommes quittés, ma mère m'a dit «ne dis jamais à personne que tu es juive...»

Quand nous sommes arrivées chez Mme Labolle (dans la Nièvre), la première chose que je fis c'est enlever, déchirer et brûler mon étoile jaune. Pour moi, ce bout de tissu jaune me fait honte : On m'insulte quand on me voit la porter. Certes, je suis peut-être juive mais ce bout de tissu ne représente rien pour moi .La dernière chose que ma mère me dit avant de me laisser sous la protection de Mme Labolle est «Micheline, je t'aime». Chaque jour je pense à elle et à mon père qui est à Auschwitz et qui me manque terriblement...

Quelques jours après mon arrivée à la ferme, je commençais à m'habituer à la vie à la campagne. Même si mes parents étaient juifs j'allais à l'Église pour éviter tout soupçon de la part des habitants du village parce que, pour eux, toute personne qui ne va pas à l'Église est juive et il faut la dénoncer.

J'avais très peur des allemands, je ressentais aussi cette haine en moi dont je ne pouvais me débarrasser. Certainement, mon père était mort même si je ne voulais pas y penser ! J'avais peur de cette guerre que j'appréhendais comme monstrueuse et destructrice. J'avais peut-être six ans mais je ressentais des choses que je n'avais jamais encore ressenties.

Un jour, à la fin de la messe, le prêtre vint me parler et il me dit :

«Micheline, je sais que tu es juive cela se voit dans tes yeux et je vois que tu ne pries pas. Si les allemands arrivent je vous tiendrai au courant, je ferai tout pour les juifs car ils feraient tout pour moi».

Mais, à ces mots, Mme Labolle me prit violemment par le bras car elle ne faisait pas confiance à ce prêtre.

Deux mois plus tard, on sonna à la porte, je courus vers celle-ci croyant que c'était ma mère mais je m'arrêtai instinctivement car je vis qu'il s'agissait des S.S qui venaient chercher les juifs. J'ai eu la peur de ma vie en les voyant dans leurs habits noirs car ils me rappelèrent mon père: une envie de pleurer de haine me vint je résistais mais je n'en pouvais plus. Je voulais les frapper, les torturer et même les tuer car j'étais sûre qu'ils avaient assassiné mon père et leur en voulais. Le soir même, je me rappelais de mes parents et je fondis en larmes, ils me manquaient terriblement...

Au moment de la libération, je vis que ma mère venait me chercher seule et là je compris que mon père n'était pas revenu et qu'il s'était passé quelque chose de grave...

Plus tard, on m'informa, après des années de recherche, que mon père était mort à Auschwitz: il avait essayé de s'enfuir avec un groupe de juifs : ils avaient été fusillés.

David FRATI

« Ne dis jamais à personne que tu es juive... »

Au début de l'exode de juin 1940, ma famille et moi fûmes obligés de partir pour fuir les Allemands. Tout le monde était là : mon oncle, mon père tous deux soldats, ma tante Régine, sa fille Mireille de trois ans, ma mère et moi qui n'avais que cinq ans. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait, j'avais peur ! Le temps fut interminable. On marchait, marchait et marchait encore. Au bout de plusieurs jours, nous avons abouti dans un petit village près de la Nièvre, que l'on appelait, Forcy. Quelques jours ont passé, et les Allemands nous ont rattrapés. Ils sont arrivés vêtus de leurs uniformes et armés. Je ne pouvais m'empêcher de me cramponner à ma mère. Une peur terrible m'envahissait. Nous avons été obligés de remonter sur Paris en vitesse pour encore une fois fuir ces Allemands. Il fallait maintenant cacher les enfants.

C'est donc Mme Labolle, la dame qui travaillait chez mon oncle et ma tante qui s'est proposée pour confier les enfants à la fermière dans La Nièvre. Là-bas, on avait l'habitude de recevoir des petits parisiens. C'est la fermière, Mme Soudan qui a accepté de garder les cinq enfants de la famille. Moi, sept ans et mes cousins et cousines : Mireille cinq ans, Bernard douze ans, sa sœur Suzanne de quatorze ans et Eva la plus jeune sœur de ma mère. Cette femme était vraiment rude avec nous. Elle nous traitait vraiment comme de pauvres paysans. J'étais angoissée, et en même temps triste de devoir quitter ma mère qui m'a dit lorsqu'elle est partie : « ne dis jamais à personne que tu es juive ». Ce que je venais de vivre était vraiment terrible. Même à sept ans lorsque l'on vit cela on comprend très vite qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort. Cela est un sentiment horrible et nous savons qu'il va falloir tenir le coup.

Nous avons dû changer de nom, nous n'étions plus la famille Knoll mais la famille Jacques, ainsi que de maison et de 1942 à 1944 donc pendant deux longues années, nous vivions la vie de petits paysans de l'époque ; c'est à dire aller nourrir les poules et chercher leurs œufs, donner de l'herbe aux vaches et pleins d'autres tâches de ce type, des tâches de la ferme. La vie était très rude et ne ressemblait en aucun cas à la vie des enfants de la ville. Lorsqu'on nous demandait de faire une tâche à la ferme, c'était exécution sans discuter, sinon nous étions punis. Nous devons obéir au doigt et à l'œil. Le soir, par exemple, c'était soit nous mangions de tout, soit nous allions nous coucher sans manger du tout. Quand nous devons aller chercher les œufs des poules, nous devons revenir sans en casser un sinon nous étions privés de sorties pendant toute une semaine. Mon ancienne vie me manquait énormément, mais ce qui me manquait le plus c'était mes parents qui avaient toujours été à mes côtés jusqu'à maintenant, mais qui cette fois, n'étaient pas présents.

Vers la fin de la guerre, les Allemands passèrent dans notre village. Nous avions peur, très peur, mais pas comme des juifs. Pas plus que tout le monde, comme eux. Moi j'avais complètement oublié que j'étais un peu différente, c'est-à-dire juive. Je me considérais comme toutes les autres petites filles et garçons, comme une fille tout à fait normale. Ces deux années furent rudes, très rudes, surtout pour une petite fille de sept ans que j'étais, qui ne comprend pas grand-chose de ce qu'il se passe et qui suit sa famille qui doit fuir, sans vraiment savoir pourquoi. Cette période m'a malgré tout beaucoup marquée et n'a pas été facile. Mais je m'en remets, cela est du passé et il ne faut plus penser aux mauvais épisodes de notre vie mais au contraire aller de l'avant.

Marie Micellis

Nous arrivions dans un village qui s'appelait Forcy... "

Après de très longs kilomètres très désagréables, j'étais désormais loin du Perreux et en pleine campagne. Les panneaux indiquaient un petit village du nom de Forcy. Le Perreux et sa pollution me manquaient déjà et le pire c'est que je ne savais pas vraiment pourquoi. Je m'en plaignais d'ailleurs beaucoup à Mémé mais elle tentait en vain de me reconforter en disant : « Ça va te changer ! Tu vas pouvoir respirer l'air frais et pur et le changement de paysage par rapport aux villes va te faire du bien »

Je lui avais alors demandé si c'était si agréable pourquoi ne restait-elle pas avec moi ? « Je ne peux pas ... » me répondait-elle. Finalement, elle m'avait « abandonnée » devant l'entrée d'une grange en compagnie des autres enfants et de cette femme qui était assez grosse et forte. Mais avant de s'en aller, Mémé me dit une phrase que je n'oublierais jamais : « Ne dis jamais à quelqu'un que tu es juive ».

Je découvris plus tard que la grosse femme s'appelait Mme Soudan. Après notre arrivée, nous étions montés dans nos chambres. Bernard faisait chambre à part alors que Mireille, Suzanne, Eva, et moi-même étions dans la même chambre.

Nous nous sentions tous abandonnés dans cette campagne « désertique ». Nous avons eu du mal à nous adapter. Cette campagne nous paraissait « sauvage » et « dure ».

Des rôles nous avaient été équitablement répartis dans cette vie de campagnard. Je devais m'occuper des poules et de leurs œufs et faire les courses au village le mardi avec Mme Soudan.

Tous les samedis de la semaine, la plupart d'entre nous recevaient des lettres. Et tous les samedis j'en recevais au moins une de ma mère. Elle me racontait dans celles-ci ce qui se passait en ville et m'affirmait qu'elle allait bien. Malheureusement, Mme Soudan me laissait seulement répondre à certaines lettres car l'envoi de celles-ci coûtait cher en temps de guerre. C'était la vie à la campagne pendant la guerre.... C'était dur, fatiguant, épuisant, assommant.

Puis ... Un samedi comme les autres je reçus la lettre hebdomadaire de la part de ma mère ... Cette lettre était accompagnée d'une photo Je pouvais apercevoir maman, mais il lui manquait quelque chose ... Ses jambes ... Je fus paniquée et horrifiée.

Jean Loïc Simon Mathonet

« Le 14 mai 1941, Marcel, le père de Micheline reçoit une convocation du commissariat de Nogent-sur-Marne pour « examen de situation ». La convocation est verte, c'est pourquoi on appellera cette arrestation celle du billet vert... »

Il fut interné au camp de Beaune-La-Rolande près d'Orléans. Le voyage fut pénible. Dans ce train débordant d'hommes qui étaient tous les uns comme que les autres pris par la fatigue, serrés dans ce wagon sentant la charogne, Marcel, lui, pensait à sa famille. Il ne se préoccupait point de son avenir. Arrivé à Orléans, Marcel, comme tous les autres, dut rentrer dans ce bâtiment qui était petit, si on comparait la superficie du bâtiment au nombre d'hôtes présents. Ce camp et son intérieur étaient sombres, ternes et sans vie. Seuls de petits faisceaux de lumière venaient percer le bois qui enfermait les hommes. De temps à autre, un rat venait et marchait sur les pieds des internés. Marcel était seul, dans le noir par certains moments, il entendait un autre homme qui pleurait et criait dans ce noir si intense. Il ne savait pas qui était cet homme, ni comment il était mais il partageait et comprenait sa détresse, son malheur. Cependant, contrairement à ce dernier, il ne perdait pas espoir.

Les allemands, leurs bourreaux, ouvrirent pour la première fois les portes, les internés voyaient enfin l'intérieur de ce lieu de torture, ils distinguaient les visages de chacun et voyaient les cadavres des malheureux qui n'avaient pas tenu et qui étaient morts malgré leurs efforts. Le ciel était gris, la guerre avait pris le soleil et la joie de tous. Les allemands leur donnèrent des pelles et des pioches, ils devaient travailler. Les internés durent creuser de grandes fosses larges et profondes qui inspiraient la terreur. Après trois jours de travail, dans la boue qui les obligeait à marcher d'un pas plus ferme, sous la pluie qui venait se déposer sur le corps de chacun et qui refroidissait les internés et les gelaient peu à peu. Ils ne connaissaient point l'utilité des fosses qu'ils creusaient. Les allemands les renfermèrent dans ce maudit camp que les hôtes comparaient au Purgatoire. Plus tard Marcel entendit du bruit. Par le trou d'une planche de bois qu'il avait trouvé grâce à la lumière de la Lune, il vit un camion. De ce dernier, sortirent des personnes âgées. Contrairement aux internés venus en train, eux étaient venus en camion et Marcel savait bien que leur sort n'allait pas être similaire aux leurs. Les allemands les emmenaient vers les fosses qui avaient été creusées avec labeur et dont Marcel commençait à concevoir l'utilité. Un peu plus tard, les bruits de détonation résonnèrent dans toute la campagne. Un sentiment d'angoisse se créa en chacun des internés et les cris et les pleurs commençaient à retentir. L'optimisme de Marcel le quittait peu à peu. Dans l'attente de la mort, les internés durent attendre treize jours qu'ils comptèrent un par un sans en oublier un seul. Chaque jour était une torture, le toit du camp laissait s'infiltrer la pluie qui venait tomber sur le haut des internés. Les allemands ouvrirent pour la deuxième fois, c'était la fin. Les allemands les emmenaient sans doute dans des fosses creusées par de nouveaux arrivants. C'était une chaîne d'horreur et de souffrance.

Mais ce ne fut finalement pas leur tour, Marcel lâcha une larme en remerciant son Dieu. Ils embarquèrent dans des wagons, ils étaient, certes, serrés, mais un petit sentiment de joie les prit cependant de quitter ce camp qui les faisait souffrir autant de nuit que de jour. « Direction Auschwitz » avait dit un allemand. Marcel ne savait pas de quoi il s'agissait, malgré l'espoir de quitter ce lieu d'épouvante, il restait néanmoins sur ses gardes. Le voyage fut pénible. Marcel était épuisé et manquait d'oxygène, cela faisait maintenant quatre jours qu'ils étaient entassés les uns sur les autres. Des cris mais surtout des injures retentissaient au sein du wagon qui s'adressaient aux allemands. Marcel vit que le train s'était arrêté en pleine forêt. Un allemand était venu dans leur wagon pour leur expliquer un problème de rail, Marcel lui, ne croyait plus vraiment les allemands. C'était pour lui, sa dernière chance de survie. Marcel força comme il put la serrure, la porte s'ouvrit. Il sauta du wagon avec deux de ses camarades. A l'instant où les trois hommes descendirent, on entendait les chiens allemands qui avaient déjà terrorisé des milliers de prisonniers. Très vite, les trois malheureux furent rattrapés. C'était, cette fois, vraiment la fin et Marcel le savait. Il n'avait pas peur. Les allemands placèrent les trois braves soldats de sorte à les fusiller. Marcel sentit la balle lui perforer le corps. Les trois hommes tombèrent sur le sol mousseux de la forêt. Dans son dernier souffle,

pendant qu'il contemplait le ciel qui était devenu bleu, il eut une dernière pensée pour sa famille, et sa toute dernière larme coula sur sa joue.

LEMAIRE Paul

« C'était un peu la campagne à l'époque. Mon père avait fait une demande de naturalisation mais il n'était pas encore français quand la guerre est arrivée ; C'est donc comme engagé volontaire qu'il est parti, soldat, en 1939. Il est démobilisé en 1940. Le 14 mai 1941, il reçoit une convocation du commissariat de Nogent-sur-Marne pour « examen de situation ». La convocation est verte, c'est pourquoi on appellera cette arrestation celle du billet vert...»

Le 14 mai 1941, je reçois une convocation du commissariat de Nogent-sur-Marne sans en connaître la raison. Je suis par la suite interné dans un camp, le camp de Beaune-la-Rolande. Deux mois plus tard, je revois enfin ma femme et notre petite fille de cinq ans, Micheline. Je vois de la tristesse dans leur regard. Bila pleure et me supplie de m'évader. Je refuse. Que peut-il m'arriver ? Je vais simplement travailler en Allemagne.

Avec le temps j'ai compris que j'avais fait une erreur de rester sagement dans ce camp, mais je n'aurais jamais pu imaginer ce qui allait m'arriver.

Un an après mon internement dans le camp de Beaune-la-Rolande, on m'annonce que je vais être transféré vers une destination inconnue. Cela fait déjà plus d'un an que je vis loin de ma famille, que mes enfants grandissent sans que je puisse les voir. Je me pose beaucoup de questions... Où vais-je aller ? Vais-je un jour revoir mes enfants ? Un poids sur le cœur, je décide d'écrire une lettre à ma femme. Je veux qu'elle ait une dernière trace écrite de moi. J'en profite pour me séparer de mon alliance et pour la glisser dans l'enveloppe « tu en feras un pendentif pour Micheline pour ses treize ans ».

Quelques jours plus tard, les Allemands font monter tous les juifs du camp dans un train. Les wagons qui nous sont réservés sont les wagons à bétail. Nous sommes entassés et complètement compressés. Les Allemands referment les portes. Nous sommes presque dans le noir complet mais seule une petite fenêtre nous apporte de la lumière.

Plusieurs heures passent. Nous étouffons. Une petite cuve est remplie d'eau mais se vide assez rapidement dès les premières heures. Une autre cuve est réservée à nos besoins. Il y a des enfants et des bébés avec nous dans le wagon. Plusieurs d'entre eux ont été séparés de leurs parents. Je pense beaucoup à ma famille, j'espère qu'ils sont plus en sécurité que moi et qu'ils ne vivront jamais ce que je suis en train de vivre.

Encore quelques heures sont passées. Je me repose en essayant de fermer les yeux. Le temps me semble interminable. Soudainement, une femme pousse un hurlement. Nous ne comprenons pas jusqu'à ce que je me tourne vers elle. C'est terrible. Son jeune enfant vient de mourir dans ses bras, étouffé. Elle hurle, pleure, continue de le bercer, mais il n'y a plus rien à faire. La petite fenêtre ne nous permet pas d'aérer le wagon. Nous laissons les plus jeunes respirer un peu d'air.

Peut-être quatre ou cinq jours plus tard, je sens le train qui freine. Il finit par s'arrêter et nous allons vite découvrir un moment étrange. Des gens en pyjama rayé gris et bleu tous maigres. Ils sont sous la surveillance de soldats au contraire bien habillés mais leur regard est dur. Les vieillards et les enfants doivent se mettre en file d'un côté pour aller aux douches en camion et ainsi éviter la marche et la fatigue, prétend un SS. Après la « sélection », les SS séparent les hommes et les femmes pour les envoyer dans deux parties différentes du camp. Je me retrouve dans un bâtiment sale et triste. On me remet des vêtements sales et me fait enlever les miens. On tatoue à chacun d'entre nous un numéro. Je devins le A78270. Je n'ai plus d'identité, plus de nom, je suis un numéro parmi tant d'autres. Nous apprenons le soir même que les SS se débarrassent des personnes les plus faibles et ne gardent que ceux qui sont aptes à travailler pour eux.

Les journées sont longues et difficiles. Les SS nous font travailler et nous battent à la moindre faute. Le lendemain de mon arrivée, ils m'ont donné une pelle et une pioche. Je reviens souvent le soir égratigné. Ici, j'ai rencontré deux personnes avec qui je passe beaucoup de temps : André et Simon. Je les retrouve tous les soirs après nos dures journées de travail. Nous nous racontons tout. Ils ont aussi des enfants qui doivent les attendre, tout comme les miens. Je ne leur souhaite que d'être en sécurité.

Ce matin-là, alors que nous nous apprêtons à aller travailler pour les SS, des soldats sifflent et nous rassemblent. Je reste caché mais je vois mes deux amis au centre de la foule, fouettés par les SS. Les Allemands les font tous monter dans un camion. C'est comme ça que je ne les reverrai plus jamais. La lueur d'espoir qu'ils avaient de retrouver un jour leur famille vient de s'envoler par la cheminée.

Jusqu'à la fin je me souviendrai de la phrase prononcée par un SS lorsque je suis arrivé, « Vous êtes entrés par la porte, vous ne sortirez que par la cheminée ». Il est peut-être temps de dire au revoir à tous ceux que j'aime. Mon seul regret est de ne pas pouvoir serrer une dernière fois ma femme et mes enfants dans mes bras.

Léa Lê Dinh

« Micheline, arrête de courir... »

Murmurait Mme Knoll, alors que sa fille courait le long du grand couloir blanc. On sentait un frisson de peur dans la voix de la femme ce qui était contradictoire avec l'excitation de la fillette qui, les yeux brillants, se dirigeait rapidement vers cette porte derrière laquelle se trouvait son père. Le camp de Beaune-la Rolande baignait dans une atmosphère froide, celle que l'on pouvait attendre d'un camp de prisonniers ou des gardes allemands.

« Halte ! » venait de dire le soldat posté devant la grande et lourde porte en bois. « Une seule personne est autorisée à aller voir le détenu, vous devez choisir. » leur annonça-t-il d'un ton brusque et tranchant. Comme s'il s'agissait d'une évidence, Mme Knoll poussa sa fille vers le garde et renonça, difficilement, à la dernière chance de voir son mari vivant. Le garde prit brusquement l'enfant par le bras, poussa la porte et lui fit traverser trois salles et deux couloirs avant d'enfin arriver à son père. « Un vrai château fort » pensa Micheline. Puis elle vit son père. Il était si différent : ses cheveux étaient rasés, il portait un uniforme gris ainsi que cette horrible étoile jaune que Micheline détestait tant. Elle en vint même à se demander : « Est-ce vraiment lui ? ». Mais elle vit son regard et comprit que oui, c'était bien son père. Elle courut vers lui et le garde annonça : « Cinq minutes ! » en leur jetant un regard noir.

Son père prit la parole avant elle : « Nous avons peu de temps alors c'est moi qui vais parler. Premièrement (il sortit une petite boîte de sa poche) je te donne ceci. Ouvre-la à la maison. C'est probablement ce que j'ai de plus précieux après toi et ta mère. J'ai mis dedans tout ce qui compte pour moi depuis mon enfance. A toi de prendre la suite. Ensuite prends cette lettre et donne-la à ta mère. Tu as eu six ans cette année, et j'ai fait transformer mon alliance en une bague pour toi (il sortit la bague de l'enveloppe). Je voulais que tu aies un souvenir de moi ... (ses yeux s'emplirent de larmes). Tu es une petite fille intelligente et je pense que tu as compris ce qui va se passer. Ne pleure pas, tu dois être forte. » Elle écouta son père : elle en était fière et elle ne voulait pas pleurer pour ça. Ils passèrent les deux dernières minutes en silence : ils n'avaient jamais beaucoup parlé mais ils se comprenaient comme ça. Le soldat vint la chercher et elle jeta un dernier regard, elle le savait, à son père par-dessus son épaule.

Après être rentrée à la maison, Micheline monta directement dans sa chambre et ferma la porte à clef. Elle ouvrit précieusement la boîte mystérieuse, sa boîte. Elle contempla ses trésors : photos, petits jouets en bois, boutons de vêtements, pièces ... Tous ce qu'un enfant peut collectionner. Elle sortit la bague et la passa autour de son annulaire. Elle prit la boîte et la serra contre son cœur, sans pleurer, comme elle l'avait promis à son père.

Louise Kociuba

Micheline reçoit l'alliance de son père envoyé à Auschwitz

Nous sommes en juin 1942 quand je commence à comprendre que je ne suis pas ici pour être un simple soldat. Je décide donc d'envoyer une lettre à Berthe, ma femme, ainsi qu'à ma fille Micheline en leur donnant mon alliance afin que ma fille puisse en faire une bague pour ses 13 ans si je ne reviens pas.

Le 16 juillet 1942 je suis parti pour Auschwitz par le convoi n°5 j'avais 36 ans. Quand nous sommes arrivés, nous avons été classés par âge pour savoir si nous étions capables de travailler. C'est pour cela que je n'ai pas été tué tout de suite.

On nous a donné des vêtements rayés blancs et bleus.

Les conditions ont de suite été insupportables et le sont restées, Chaque jour, nous dormons à quatre ou cinq dans des lits superposés en bois sans matelas .Nous nous levons avec le soleil donc très tôt et nous devons directement aller au travail. Nous mangeons très peu du pain et des pommes. A la fin de la journée je n'ai plus de forces, je suis fatigué mais la nuit, il est impossible de dormir pour moi ! Je pense trop à vous deux, votre douceur et votre tendresse me manquent terriblement puis les moments de bonheur et de complicité avec vous ...

J'ai peur de ne jamais vous revoir et de ne plus jamais vous enlacer .J' essaye de compter les jours mais le temps passe si lentement ! Les heures et les minutes sont aussi longues que des semaines. La nuit j'ai si froid ! J'ai faim, je suis fatigué ou plutôt, je suis épuisé, tous les soirs, ma famille me manque !

Avant d'aller dormir avec mes camarades, nous avons un chant que nous appelons "le chant du soir" quand la nuit descend sur la Terre, quand le noir s'étend dans les bois vers toi monte notre prière [...]

Dans le camp, tout baigne dans le silence "

Cette chanson m'émeut tellement, je la chanterai jusqu'à la fin de mes jours, Tout cela, Berthe, pour te dire que dans l'enveloppe, je t'ai déposé mon alliance pour en faire une bague à Micheline le jour de ses treize ans.

TOUITOU Ornella

« Début juin 1942, le port de l'étoile jaune est obligatoire pour tous les juifs à partir de six ans... »

Je ne veux pourtant pas de cet insigne, il me gêne, mais je suis obligée de le porter parce que je suis « juive ». Je ne sais pas trop ce que j'ai de différent avec cette religion mais, apparemment, je le suis. Un jour, avec maman, on a voulu sortir dehors, juste comme ça pour prendre l'air, mais on est très vite rentrées en remarquant que tout le monde se retournait sur nous, en nous voyant avec cette étoile jaune. Ils nous regardaient avec un air de dégoût, comme si on était une race différente, comme si on était les ratés de l'espèce humaine... À la suite de cette sortie, maman m'a alors expliqué la situation dans laquelle on est. J'ai donc compris que mon père n'est pas parti une semaine chez mamie, mais qu'il est dans « un camp de concentration » (ou un truc comme ça) et qu'on ne sait pas quand il reviendra. Je devine maintenant à peu près ce qu'il se passe et j'ai peur, très peur. C'est injuste mais je ne peux rien faire. Je suis impuissante face à ce désastre.

« Le 15 juillet, jour de mon anniversaire, j'ai 7 ans, c'est très triste sans mon père. »

Il me manque. Je commence à douter de son retour. Il ne nous a pas envoyé de lettre depuis la dernière fois. J'essaie, tant bien que mal, de me souvenir de sa présence chaleureuse, de ses câlins remplis d'amour, de sa voix douce et posée, de ses gestes bienveillants, de ses grands sourires caractérisés par des dents du bonheur, de son odeur réconfortante pour masquer son absence... mais cela ne suffit pas. Où que j'aille, je vois son fantôme partout dans la maison. Il me hante. Mais je ne veux pas d'un « papa-fantôme » moi ! Une copine juive de l'école a appris hier que son père était mort ! Je ne veux pas avoir à vivre ça.

Plus les mois passent, plus maman et moi, on s'inquiète pour lui. Cela fait maintenant deux ans que nous vivons dans l'attente d'une lettre, d'un simple signe de vie...on commence à s'attendre au pire. Nous ne savons pas ce qu'on l'oblige à faire là-bas. Nous ne savons même pas s'il est encore dans un camp de concentration. En réalité, nous ne savons rien. Mais, je continue à espérer qu'il est toujours vivant.

15 juillet 1948, cinq ans plus tard, j'ai treize ans et mon père n'est toujours pas revenu. Je reçois alors son alliance comme il l'avait souhaité. La guerre est finie depuis quatre ans. Mon père est « porté disparu ». Je crois que c'est la pire des situations : impossible de tourner la page car on ne sait pas ce qu'il est devenu... Alors, on attend, on imagine toutes les situations possibles (ou pas) dans laquelle mon père peut être, on espère, encore...

C'est terrible. Quelques mois plus tard, j'ai appris, par une de mes cousines qui a assisté à un témoignage d'ancien déporté, que mon père était mort, fusillé à la suite d'une évasion tentée. Ce fut comme un véritable coup de massue. Je n'ai toujours pas les mots pour décrire ce que je ressentais... En effet, même si il y avait peu de chances qu'il soit encore parmi nous, je gardais espoir... Pourquoi ? Pourquoi mon père ? Il ne méritait pas ça. Voilà... voilà ce qu'a créé Hitler et son parti nazi : la destruction de milliers de familles heureuses et parmi elles, la mienne.

« Je dis qu'être juif, c'est beaucoup plus qu'une religion. C'est une mémoire, une culture, une histoire. »

Micheline Knoll

« Fin juin 1942, ma mère reçut une lettre de mon père. Il lui disait qu'il partait pour une destination inconnue... »

Dans l'enveloppe, il avait mis son alliance avec cette recommandation " si je ne reviens pas, tu en feras une bague à Micheline pour ses 13 ans ".

L'alliance était en or avec à l'intérieur une étoile de David. Nous ne savons pas où il pouvait bien être ni ce qui allait se passer. Les jours passèrent et nous ne recevions toujours pas de nouvelles de mon père. Nous nous posions beaucoup de questions mais ne nous décourageons pas. C'est alors qu'un jour, nous reçûmes une lettre assez suspecte de mon père où il nous demandait l'adresse de la maison (qu'il avait oublié) car il allait bientôt rentrer. Nous lui donnâmes. Une semaine plus tard, ma mère était partie au supermarché, on frappa à la porte et je crus directement que c'était mon père. J'ouvris et deux hommes m'attrapèrent. Je ne compris pas ce qui se passait. Je fus regroupée dans un train avec des femmes, des hommes et des enfants. La plupart portaient l'étoile jaune tout comme moi, ce qui signifiait que l'on était juifs. Dans le train nous étions très serrés, nous sentions l'odeur de transpiration et n'avions pas de fenêtres, c'était très désagréable ! Le visage des personnes était décomposé, je compris très vite que nous allions sans doute être déportés vers un camp puisque nous étions Juifs. J'avais entendu parler de la haine des nazis contre les juifs ... Qu'allais-je devenir ? Et ma mère qu'elle serait sa réaction lorsqu'elle rentrerait du supermarché et que je ne serais pas là ? Mais alors mon père dans tout ça ? Cette dernière lettre étrange...

Une fois arrivée, je ne m'étais pas trompée. Nous fûmes placées dans un camp : Auschwitz. Les jours passèrent nous manquions terriblement de nourriture et étions fatigués. Avec deux garçons d'un peu près du même âge que moi, nous décidâmes d'aller essayer de savoir où les hommes pouvaient bien se trouver puisqu'ils n'avaient pas été placés au même endroit que nous. Nous marchâmes des heures lorsque nous arrivâmes devant les camps de travaux forcés où se trouvaient les hommes épuisés, certains étaient même écroulés par terre. Un ami crut reconnaître son père, le mien n'y était pas. Nous ne pouvions pas y accéder puisqu'il y avait des SS qui surveillaient. Lorsque nous décidâmes de rentrer au camp nous découvrîmes des arbres, qui, on avait l'impression, cachaient quelque chose comme des sortes de grosses pierres. Le lendemain matin très tôt, personne n'était là pour nous surveiller et nous décidâmes alors avec six personnes de nous rendre à l'endroit que nous avions découvert la veille. Quelques-uns surveillèrent qu'il n'y avait personne dans les parages pour que d'autres puissent enlever les lourdes pierres. Petit à petit nous vîmes un grillage que nous soulevâmes de toutes nos forces pour glisser en dessous...

A ce moment-là je fus heureuse et me dis que nous allions réussir à nous échapper et enfin parvenir à retrouver notre famille. Je me vis dans les bras de mes parents je ne savais d'ailleurs ce qu'ils étaient devenus mais j'avais hâte. Les personnes étant avec moi dans le camp m'avaient beaucoup parlé de religion et cela m'avait motivée à aller de l'avant dans le Judaïsme. Je me voyais avec ma famille réunies... Malgré tout je suis fière d'être juive fière de notre dure histoire de la Shoah et je pourrai raconter ma vie, mon parcours, mon histoire à mes enfants ainsi qu'à mes petits enfants... C'est une véritable force.

« Fin juin 1942 ma mère a reçu une lettre de mon père. Il lui disait qu'il partait pour une destination inconnue... »

« Mes chères Bajla et Micheline,

Je vous écris pour vous raconter mon arrivée au camp et les deux premiers jours que j' y ai passés.

Je suis partie en train. Après quelques heures horribles, nous étions serrés, avec les autres « voyageurs ». Nous étions debout et manquions d'air. Il faisait chaud. Nous arrivâmes et fûmes « accueillis » par des jeunes soldats allemands. Je voyais des dizaines de hangars qui étaient immenses. Les « Boches » nous conduisaient avec violence vers les entrepôts. Nous étions triés comme des animaux. Les personnes âgées d'un côté, les jeunes hommes d'un autre et enfin les enfants et leur mère étaient regroupés ensemble. Des familles étaient séparées. Les membres de celles-ci pleuraient, criaient mais sous la menace des armes durent se taire.

Cela fait maintenant deux jours que je suis enfermé. Il se trouve que les grands entrepôts sont nos dortoirs. C'est vraiment très grand et encore plus impressionnant de l'intérieur.

Je me suis fait un ami. Il se nomme Joseph. Il est parti, de force, prendre une douche. Peut-être qu'il s'est noyé ? Car cela fait trois heures qu'il est parti !

Le lendemain, un autre homme prit le lit de Joseph. Les rumeurs qui courraient disaient que les douches étaient mortelles.

Je n'en croyais pas un mot jusqu'à ce que j'aperçoive, à la sortie des douches des camions à remorques avec dans celles-ci des dizaines de corps... C'est à ce moment-là que je compris que j'étais en danger de mort, et que toutes les personnes des camps aussi. J'aurais dû t'écouter Bajla, je le regrette, j'aurais dû m'enfuir.

Excuse-moi, une de mes larmes a taché ma lettre. Peut-être, sûrement même, que celle-ci est ma dernière. Tout à l'heure, j'ai entendu des coups de fusil, cela devait sans doute être des nazis qui tiraient sur des prisonniers, des victimes, des juifs, tous ces non-coupables qui tentaient de s'évader. C'est courant ici. Cette idée d'évasion m'est déjà passée par la tête mais je n'ai pas le cran. Se faire fusiller, cela n'est pas pour moi.

Je dois finir vite, des soldats m'ont appelé avec d'autres hommes. Je vais confier ma lettre au remplaçant de Joseph pour qu'il la remette aux « Boches », ils la lieront et la posteront peut-être.

Je vous embrasse tendrement, chaleureusement. Je vous aime.

Loic Plouvier

« Avant qu'il parte, la seule et dernière phrase que j'entendis de sa bouche fut : « ils détruisent une famille heureuse ». Cette phrase, il la prononça à ma mère qui resta sous le choc, jusqu'à ce qu'il claqua la porte de notre maison... »

Il était un jour où j'avais un père bienveillant, riche en humour et possédant une des qualités qui surpassait toutes les autres : l'attention envers sa famille.

Un jour, brutalement, il disparut, il n'exista plus... il était parti... Pas encore dans mon cœur certes, mais il avait quitté le domaine familial. Mon père bien aimé, celui qui m'avait transmis l'amour et la sagesse, l'intelligence et la douceur était parti...

La guerre avait débuté depuis déjà un an et demi et je n'avais toujours aucun signe de lui, rien. J'espérais au plus profond de moi-même qu'il revienne, qu'il me serre dans ses bras comme il le faisait, qu'il me raconte ses aventures épiques lorsque j'étais triste, qu'il s'excuse de son absence prolongée car je lui en voulais aussi d'être parti sans raison précise. Que lui était-il arrivé ? Que faisait-il à ce moment ? Où était-il ? Fondait-il une autre famille ? Était-il parti en guerre ? Je ne savais pas, je ne savais rien.

Le soir, je me couchais sans être sûre de vouloir me réveiller le lendemain. Je dormais avec ma mère, ma pauvre mère car derrière un visage rayonnant et charmeur, se cachait une grande inquiétude...

Il était parti depuis deux mois, et cela était déjà trop. Nous vivions toutes deux telles des feuilles mortes qui sont tombées de leur arbre. Telle de l'eau qui s'évapore d'une baignoire remplie.

Un soir, alors que je rentrais, quelque chose d'inhabituel se produisit. Une lettre de mon père était arrivée. Mon père ne nous avait donc pas oubliées et il savait qu'on était toujours là ! Cependant... Était-ce une lettre d'adieu ? Je ne savais point. Je voulais l'ouvrir, mais je n'osais pas, j'avais peur de savoir, savoir ce qu'il y avait à l'intérieur. Alors ma mère, digne et courageuse, décida de le faire, bien qu'elle ressentît la même chose que moi. La nouvelle était mauvaise, très mauvaise, mon cœur était à présent une écharde dans mon corps tremblant, je pleurais et je ne m'arrêtais pas. Je voulais partir loin de là, partir le rejoindre je ne savais, où... mais vers lui, lui qui m'avait élevée et nourrie.

Jusque-là, dans cette lettre, il disait qu'il partait pour une destination inconnue. Dans l'enveloppe, il avait mis son alliance avec cette recommandation « Si je ne reviens pas, tu en feras une bague à Micheline pour ses 13 ans ». Ma mère me lisait ceci avec tristesse car elle comprenait à présent la situation, elle comprenait qu'il pouvait se faire tuer à chaque instant, elle comprenait qu'il avait risqué gros en nous envoyant cette lettre. Mais sur son visage, on pouvait aussi lire de la passion car, s'il correspondait avec nous à ce moment-là, ce n'était pas pour son propre intérêt, mais par amour, pour suspendre l'inquiétude et le silence. Je le comprenais à ce moment-là, il allait se faire tuer... Se faire tuer par ces salopards de nazis ! Ma mère me l'avait fait comprendre après avoir lu la lettre mais je ne l'écoutais pas, je ne voulais pas le croire !!

C'est plus tard, à treize ans exactement, lorsque je reçus l'alliance de mon père, que je compris que les nazis l'avaient emmené dans ces camps que l'on appelle d'extermination et qu'on l'avait tué dans d'atroces circonstances.

Aujourd'hui, je le pleure encore, il méritait une vie plus longue, il méritait de voir grandir sa descendance qu'il appelait « Bien-aimée ». Au sein de notre famille, il reste et restera un exemple.

Mon père bien-aimé tu n'es aujourd'hui plus parmi nous car la mort et les nazis en ont décidé ainsi, mais tu resteras à jamais vivant dans mon cœur, tu seras à jamais cette flamme qui m'alimente tous les jours.

Salomé ATTALI.

« Détruire une famille heureuse ... »

Voilà donc ce que j'ai fait, voilà ce que nous avons fait ! Je me présente, je me nomme Günther Gutman, je suis né en mille neuf cent vingt à Berlin. Malheureusement je me suis soumis à Hitler, j'ai causé des peines, des morts, de la tristesse, de la colère... Je n'ai pas assez de mots pour expliquer tout ce que j'ai fait, je m'en rappellerai toute ma vie.

Chaque nuit, je revois le visage de cet homme, je ressens sa présence. Hélas ! Je lui ai fait peur, maintenant c'est à son tour de me faire peur ! Je vais vous raconter son histoire afin de me rattraper un peu auprès de lui. Je sais, au fond de moi, même si je regrette le chaos auquel j'ai participé, que mon âme ne sera plus jamais pure comme celle d'un enfant. Je me rappelle en détails cette journée.

Cela s'est passé en mille neuf cent quarante-deux, les premières chambres à gaz. Le premier wagon arrivait composé d'hommes, de femmes et d'enfants, les hommes d'un côté et les femmes et enfants de l'autre. Je n'imaginai pas jusqu'à présent notre cruauté face à toutes ces mères, ces bébés et ces enfants. Je perdis tous mes moyens mais je devais rester fort !

Heureusement, je devais me charger des hommes, c'était un poids en moins. Tout d'abord, je devais les obliger à se déshabiller, il y avait beaucoup de cris et de pleurs, ils ne comprenaient pas ce qu'il se passait. Les hommes forts qu'ils étaient, n'existaient plus. Mais à cette époque je ne ressentais rien : ni mépris, ni colère... rien ! Une fois dans la queue de la chambre à gaz l'homme de mes cauchemars m'interpela, il voulait me changer, m'aider à devenir un homme meilleur. Je me rappelle de ses mots : « Monsieur, vous pouvez changer, s'il vous plaît, aidez-nous, j'ai une petite fille » mais je ne réagissais pas, il persistait mais rien ne me fit changer d'avis. Je le redis, c'était mon rôle !

En moi, il voyait quand même une lueur d'espoir, il prit ma main et me glissa son alliance et une adresse qui se trouvait sur un petit bout de papier. « Envoyez cela à ma fille, je vois votre belle âme au fond de vous » C'est à ce moment même que j'eus de la compassion, impossible ! Je devenais faible !

Une fois devant la chambre à gaz, il me regarda avec un regard qui me pétrifia, je baissais les yeux. Et d'une seule phrase, il réussit à détruire ma vie : « J'espère que vous ferez ce que je vous ai demandé et que vous regretterez d'avoir enlevé un père à sa fille »

Je retiendrai toujours de lui sa force. Il n'a jamais pleuré jusqu'au dernier moment, je le voyais derrière le hublot, ses poumons se remplirent de gaz mais il se tint debout jusqu'aux dernières secondes de sa vie. Oui j'ai honte car ce n'est pas le dernier homme que nous avons tué...

Je m'adresse à vous, Micheline Knoll.

Il m'a fallu vingt ans pour avoir enfin le courage de vous adresser cette lettre et de prendre l'entière responsabilité de la mort de votre père. Votre père était un homme remarquable, il m'a fait confiance. J'aurais pu vous dénoncer mais après cela, je n'en avais plus la force...

Je ne vous demande pas de me pardonner mais de lire cette lettre attentivement et d'entendre le remords qui a anéanti le reste de ma vie...

Günther Gutman

PS : J'ai glissé dans l'enveloppe la bague qui vous revenait de droit... Si vous pouvez en faire l'usage qu'il souhaitait.

Léa Marieau

« Ne dis jamais et à personne que tu es juive... ».

Je retrouvais souvent ma meilleure amie Anna, après l'école dans un parc, je voulais tellement lui raconter toute la vérité, surtout que j'étais juive, mais je ne pouvais pas car ma mère m'avait interdit de lui dire pour ma sécurité, et cela m'empêchait de lui raconter ma vie. Je devais lui mentir pour éviter de lui donner des indices qui lui auraient permis de comprendre que j'étais juive.

Je lui racontais que je vivais dans une maison de campagne, que mon père était mort dans un accident et que ma mère était couturière, que je vivais paisiblement, sans trop de problèmes. Anna m'expliquait que ses parents étaient morts et qu'elle vivait avec son oncle. Elle ne m'a jamais dit pourquoi ses parents n'étaient plus avec elle.

Un jour, après l'école, je l'ai attendue pendant une heure dans notre parc à notre point de rendez-vous habituel. Mais elle n'est jamais venue. Je pensais ne plus la revoir. Je me posais plein de questions : « Pourquoi n'était-elle pas venue ? » « Peut-être était elle juive elle aussi ? ».

Plusieurs années sont passées, la guerre était terminée et je vivais maintenant à Paris. Un jour, sur une place, par hasard, nous nous sommes rencontrées et directement reconnues. Une longue discussion commença. Finalement, elle me raconta qu'elle aussi était juive et qu'elle s'était enfuie car des voisins les avaient dénoncés. Ses parents n'étaient en réalité pas morts mais partis pour se mettre en sécurité. Je lui expliquais que moi aussi j'avais dû lui mentir pendant la guerre, que je vivais avec ma mère cachée dans une maison et que mon père était mort dans un camp d'extermination.

J'étais très heureuse d'avoir retrouvé ma meilleure amie. Nous nous sommes promis de nous revoir et qu'il n'y aurait plus jamais de mensonges entre nous.

Matis LAFFARGUE